

l'encaissement des valeurs sont réglées dans un esprit minutieusement mercantile ; et les amis, les écoles, les gouvernements de tous les pays sont conjurés dans les termes les plus pressants de souscrire et de chercher des souscripteurs.

Niederer et Krusi s'étaient refusé à voir dans ce factum l'œuvre du noble Pestalozzi ; ils n'en accusèrent que Schmid ; ils trouvèrent que le vieillard ne pouvait y mettre son nom sans se déshonorer. Leurs réclamations furent vaines ; l'appel fut publié. Alors ils se décidèrent à quitter leur vieux bienfaiteur, celui qu'ils appelaient leur père<sup>1</sup> ; ils le laissèrent seul avec le maître qu'il s'était donné. Dès ce jour, la ruine de l'institut était consommée.

<sup>1</sup> Krusi avait un motif impérieux pour quitter l'institut ; marié depuis quelques années, il ne pouvait entretenir sa famille avec ses modestes appointements ; il fonda un pensionnat à Yverdon, afin d'avoir un gagne-pain.

## CHAPITRE XV

### Agonie de l'institut d'Yverdon.

Désespoir de Pestalozzi abandonné par Niederer et Krusi ; il se retire malade sur le Jura ; pourparlers avec Fellenberg pour donner à Pestalozzi une position tranquille et indépendante ; ces négociations échouent ; succès de la souscription aux œuvres de Pestalozzi ; son discours du 12 janvier 1818 ; fondation d'une école de pauvres à Clendy ; sa réussite ; bientôt on la réunit à l'institut du château ; Gottlieb Pestalozzi, revenu à Yverdon, épouse la sœur de Schmid ; démêlés de Pestalozzi avec la municipalité d'Yverdon ; procès de Schmid et Pestalozzi contre Niederer ; le gouvernement vaudois intervient et procure un arrangement : *Vues sur l'industrie, l'éducation et la politique, dans leurs rapports avec l'état de notre pays avant et après la révolution*, par Pestalozzi ; ruine de l'institut ; Schmid renvoyé du canton par le gouvernement ; Pestalozzi part avec lui.

Nous devons nommer ainsi cette longue période de sept années, pendant laquelle l'institut Pestalozzi subsista encore au château d'Yverdon, bien qu'il ne fût plus que l'ombre de ce qu'il avait été.

Désormais Pestalozzi est entièrement soumis aux volontés de Schmid ; il ne voit en lui qu'un fils qui a tout sacrifié pour venir secourir son père, et à qui il doit une éternelle reconnaissance, qu'un sauveur qui seul était capable de le soutenir, et dont l'appui lui était chaque jour indispensable. Alors il se croit obligé de

tout faire pour le contenter; il épouse toutes ses querelles; il repousse tous ses anciens amis, quand Schmid ne veut pas qu'il accepte la main que ceux-ci lui tendent pour le relever.

Ces tristes années furent encore troublées par les disputes et les procès. Niederer et Schmid s'outragèrent dans les brochures et dans les journaux, puis s'intentèrent des actions en calomnie dans lesquelles Pestalozzi se trouva impliqué, parce qu'il prenait la responsabilité de tout ce que faisait Schmid. Cette triste polémique produisit dans l'opinion publique une impression peu favorable au caractère de Niederer et surtout à celui de Schmid. Quelques biographes même accueillirent sans preuves, sur leur compte, des inculpations que nous croyons calomnieuses et que nous ne répéterons pas. Nous nous bornerons au récit des faits authentiques. Ces deux collaborateurs de Pestalozzi ont été pendant trop longtemps des soutiens dévoués de son œuvre, ils ont rendu à la cause de l'éducation de trop grands services pour qu'on ne puisse pas oublier les écarts auxquels ils se sont laissé emporter dans le moment de la passion.

Tandis que Pestalozzi paraissait suivre aveuglément les avis de Schmid, tandis qu'il se montrait plus que jamais faible et incapable pour l'administration et pour la pratique d'un chef d'institut, il n'avait rien perdu de la force de son génie philosophique et investigateur, ni de son dévouement passionné à la cause des pauvres et des faibles de ce monde. Sous ce rapport, ses vues n'étaient point celles de Schmid, et il ne cessa pas de lutter contre celui qui à d'autres égards était son maître absolu. Nous verrons que plusieurs fois, dans cette lutte, ce fut le vieillard qui l'emporta. Nous le verrons travailler toujours, étendre et perfectionner sa doctrine, se bercer des illusions d'un jeune homme, faire d'admirables plans de réorganisation et de fonda-

tion perpétuelle, entreprendre même avec un succès étonnant une nouvelle école de pauvres, au moment où tout ce qui restait de son œuvre visible allait s'écrouler sous ses pieds.

Pour caractériser la période qui fait l'objet de ce chapitre, nous avons été obligé d'anticiper sur les temps; maintenant, nous allons reprendre le fil des événements.

Après le départ de Blochmann et de ses collègues allemands en 1816, quelques bons maîtres restaient encore avec Schmid, Niederer et Krusi. Parmi eux nous citerons : Boniface, que nous avons déjà fait connaître; Stern, qui enseignait très bien le latin et le grec et qui fut plus tard directeur du gymnase de Stuttgart; Knusert, qui avait quitté le service de France à la paix de 1814, et avait repris ses fonctions chez Pestalozzi (c'était lui qui dirigeait alors les exercices militaires); Hagnauer, jeune Argovien de talent qui fut depuis professeur à l'école cantonale d'Aarau.

Nous avons dit que les maîtres partis avaient été remplacés par des jeunes gens encore peu qualifiés; nous devons faire une exception en faveur d'un instituteur de mérite, qui dans ce moment critique fut d'un grand secours à Pestalozzi; c'est M. Lange, homme d'une éducation soignée, de bonnes manières, d'un caractère à la fois doux et ferme; il parlait bien français, et c'était lui qui faisait le culte du matin pour les élèves de langue française.

Mais lorsqu'au printemps de 1817 Niederer et Krusi se décidèrent à abandonner Pestalozzi, les maîtres que nous venons de nommer ne tardèrent pas à le quitter aussi.

L'annonce d'une souscription aux ouvrages de Pestalozzi, annonce qui déterminait cette rupture, fut publiée dans les derniers jours de mars 1817; mais il paraît

que Niederer et Krusi avaient pris leur parti dès le 14 de ce mois, car ce jour-là ils demandèrent à la municipalité d'Yverdon un certificat de bonne conduite pour tout le temps qu'ils avaient passé dans cette ville; soit qu'ils crussent avoir besoin de cet acte pour habiter la ville sans attache avec Pestalozzi, où qu'ils craignissent les attaques de Schmid. M. C. Naëf, directeur de l'institut des sourds-muets, fit la même demande le même jour, bien que sa position fût déjà tout à fait indépendante de l'institut Pestalozzi.

Le 5 juillet 1817, Pestalozzi demanda à la municipalité que la jouissance gratuite du château fût continuée pendant cinq ans après sa mort en faveur des personnes qu'il aurait désignées pour lui succéder. Cette demande lui fut accordée.

Quelques jours plus tard il demanda à louer, pour le mettre en culture, le *pré Bertrand*, prairie d'environ deux hectares, touchant la ville, avec la condition que son bail durerait après sa mort comme la jouissance du château. Cette nouvelle demande fut encore accordée par la municipalité.

On devine le but de ces requêtes, on le comprendra mieux encore par la suite de ce récit.

Cependant Pestalozzi n'avait pas cru à l'abandon de Niederer et de Krusi, il n'ouvrit les yeux que lorsque une lettre presque dure de Niederer vint lui déclarer que ses anciens collaborateurs se tiendraient à l'écart tant qu'il conserverait Schmid avec lui.

Le vieillard fut désolé et exaspéré; il eut des instants d'égarement qui firent craindre pour sa raison. Schmid lui conseilla d'aller changer d'air sur le Jura pour se remettre du coup qui venait de le frapper, et qui avait altéré sa santé. Pestalozzi passa alors quelques semaines dans le village alors presque inhabitable de Bullet, à mille mètres environ au-dessus du lac de Neuchâtel; il occupait une mauvaise chambre chez une vieille femme

qui fournissait chétivement ce qui lui était nécessaire. Mais il respirait un air vif et pur, et il avait sous les yeux une vue splendide : au premier plan la plaine d'Yverdon, les lacs de Neuchâtel et de Morat, puis le plateau vaudois et fribourgeois avec ses mille détails, plus loin le lac Léman, enfin la longue chaîne des Alpes aux sommets abrupts et glacés. Dans sa haute solitude, le vieillard trouvait enfin le repos dont il avait tant besoin; mais c'était un repos désolé; et il épanchait ses douleurs dans des poésies qui méritent d'être conservées, non point pour leur mérite littéraire, mais comme témoignage des chagrins que lui a causés sa faiblesse. Pestalozzi avait rarement écrit des poésies, bien qu'il fût poète par le cœur et par l'imagination; on ne comprendrait guère pourquoi il écrivait alors en vers, si l'on ne savait qu'à cette époque de sa vie, et depuis longtemps déjà, il travaillait à une série d'exercices élémentaires de langage, auxquels souvent il mettait la mesure et la rime comme moyen mnémorique d'en faciliter l'étude à l'enfant. La même forme se présenta naturellement à lui quand il voulut exhaler ses douleurs à Bullet.

Voici le sens de quelques-unes de ces poésies :

Heureux est le coin où je prie en repos,  
 Malheureux est celui où je fais le mal.  
 Triste est le coin où je me réfugie en pleurant,  
 Effrayant est celui de l'abîme que je fuis,  
 Et en voulant le fuir je m'en rapproche,  
 Et en m'en rapprochant je doute,  
 Et en doutant je m'y précipite . . .  
 Dans la tombe du désespoir!

Arc-en-ciel! arc-en-ciel!  
 Tu annonces les délices de Dieu;  
 Répands aussi sur moi tes couleurs et ton doux éclat!

Viens briller dans le violent orage qui remplit ma vie!  
Annonce-moi un meilleur matin! annonce-moi un  
meilleur jour!

Arc-en-ciel! arc-en-ciel!  
Dieu m'a soutenu dans les jours d'orage;  
Mon âme, loue l'Éternel!  
Dois-je mourir avant que tu m'apparaisses  
Et que tu m'apportes les joies d'un meilleur jour?  
Dois-je boire jusqu'à la lie le calice de la chicane et de  
la rancune?  
Dois-je mourir avant que vienne ma paix, la paix que  
je cherche?  
Je reconnais mes fautes et ma faiblesse;  
Je pardonne à tous leurs fautes,  
Je leur pardonne avec amour et avec larmes.  
C'est dans la mort que je trouverai la paix;  
Le jour de ma mort sera mon meilleur jour; [jours  
Que tu seras beau, quand tu annonceras mes meilleurs  
En brillant sur ma tombe abandonnée,  
Arc-en-ciel! arc-en-ciel!

A la mort de ma compagne,  
Les flocons brillants d'une neige d'hiver  
Tombaient comme un doux témoignage  
Dans sa fosse ouverte.

De même, arc-en-ciel! arc-en-ciel!  
Apporte-moi un amical témoignage  
Le jour de ma mort.

Dieu m'a soutenu pendant les jours d'orage;  
Mon âme, loue l'Éternel,  
Dieu lui-même habite en toi,  
En toi-même est son temple.

Loue Dieu, mon âme!  
Prêtresse du temple de ton Dieu!  
Ni les hauteurs de la terre, ni les hauteurs des cieux,  
Ni l'océan des étoiles, ni l'armée des nuages  
N'arracheront de ton être la présence de ton Créateur.

Aucune science humaine, aucun honneur du monde,  
Ne t'enlèveront ton Dieu, qui t'apparaît en toi-même,  
Comme tu le reconnais dans l'araignée et dans le ver.

Cependant le repos, joint au bon air de la montagne,  
avait rendu à Pestalozzi du calme et des forces; il ne  
tarda pas à revenir à Yverdon. Alors ses amis essayè-  
rent encore une fois de le délivrer de la domination de  
Schmid, et de rendre heureux et tranquilles les der-  
niers jours de sa vie.

Jullien, Fellenberg, Charles Ritter, cherchèrent en-  
semble le moyen de sauver le vieillard et son institut.  
Pestalozzi vint plusieurs fois à Hofwyl; il y fit même  
des séjours prolongés, pendant lesquels il retrouvait  
courage et gaieté, et ne cessait de travailler à ses exer-  
cices pour l'enseignement élémentaire de la langue. Un  
soir qu'il arrivait de Berne à Hofwyl à pied (5 km.), il  
demanda de la lumière pour pouvoir écrire pendant  
la nuit, selon son habitude. Fellenberg, voulant épar-  
gner au vieillard le bruit de son institut, l'avait logé  
dans le voisinage, au château de Diemerswyl, où de-  
meurait M. Van Muyden, Hollandais qui s'occupait  
beaucoup d'éducation, et qui plus tard fut conseiller  
d'état à Lausanne.

Le 17 octobre 1817, après de longues tractations,  
Pestalozzi et Fellenberg adoptèrent une convention en  
dix-huit articles, dont voici les principales disposi-  
tions :

Une école-asile de pauvres serait fondée, dans un  
lieu encore à déterminer, d'après les plans et instruc-  
tions de Pestalozzi, avec une position financière indé-  
pendante de l'institut d'Yverdon. Celui-ci serait réor-  
ganisé sous la haute surveillance de Pestalozzi et  
Fellenberg réunis, lesquels d'un commun accord lui  
nommeraient un directeur et les maîtres nécessaires à  
un bon établissement d'instruction pour les classes  
moyennes; cet institut devrait subsister par ses  
propres ressources. Dès qu'il y aurait un excédent  
de recettes, il serait employé à recevoir à l'institut  
des enfants pauvres. Quand Schmid ne serait plus

nécessaire à l'institut, il quitterait Yverdon pour venir diriger l'école de pauvres sous Pestalozzi, qui lui fournirait deux aides. Pour garantir l'existence de l'institut et de l'asile, ces deux fondations de Pestalozzi seraient mises sous la protection des amis de l'humanité, et particulièrement d'une grande commission, dont seraient priés de faire partie MM. Zellweger, de Trogen; de Rougemont, de Neuchâtel; May de la Schadau, de Berne; de Mollin, de Lausanne, et le père Girard, de Fribourg. Gottlieb, le petit-fils de Pestalozzi, devait venir incessamment à Hofwyl pour y suivre les travaux de l'école d'agriculture et de l'école de pauvres de Fellenberg, afin de se mettre en état de diriger à Neuhof, et le domaine et l'école de pauvres que Pestalozzi désirait y établir.

Mais Schmid avait fait promettre à Pestalozzi de ne rien conclure sans l'avoir consulté; c'est pourquoi le vieillard, bien que d'accord avec Fellenberg sur tous les points de la convention, ne voulut la signer qu'après y avoir ajouté une réserve qui lui permettait de se dégager à bref délai.

En effet, Schmid désapprouva l'arrangement; il persuada à Pestalozzi que cet acte le mettait entièrement sous la dépendance de Fellenberg, et tout fut rompu. Désormais les amis du vieillard n'osèrent plus rien entreprendre en sa faveur.

Fellenberg raconte<sup>1</sup> en détail toutes ces négociations, avec pièces à l'appui; il juge Schmid très sévèrement et ne lui prête que des vues personnellement intéressées. Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadé qu'une association durable de Pestalozzi et Fellenberg n'était pas plus possible en 1817 qu'elle ne l'avait été en 1805.

Vers la fin de 1817, Jullien, tous les Français, un

<sup>1</sup> *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte Briefe und letzte Schicksale*, Bern. 1834.

grand nombre d'autres élèves, et presque tous les bons maîtres avaient quitté l'institut, et celui-ci restait dans le plus triste état sous tous les rapports.

En revanche, la souscription aux œuvres de Pestalozzi avait admirablement réussi, tant était vive encore, dans une grande partie de l'Europe, la sympathie pour le célèbre vieillard. L'empereur de Russie avait souscrit pour 5000 roubles, le roi de Prusse pour 400 thalers, le roi de Bavière pour 700 florins. Grâce à l'habileté de Schmid et à la bonne volonté de l'éditeur Cotta, de Stuttgart, l'auteur de *Léonard et Gertrude*, sans avoir eu aucun risque à courir, allait recevoir 50 000 fr.

Ce succès ranima le courage, les espérances et les illusions, hélas! de Pestalozzi; il crut le moment venu où il pourrait enfin réaliser les rêves de sa vie. Il rappela près de lui son petit-fils Gottlieb, son seul héritier, dans l'espoir d'en faire le continuateur de son œuvre. Gottlieb, autrefois élève de l'institut d'Yverdon, avait montré si peu de dispositions pour l'étude, que son grand-père avait jugé bon de lui faire apprendre un métier manuel; il était tanneur à Zurich.

Le discours de Pestalozzi, au 12 janvier 1818, jour de son soixante-douzième anniversaire, est l'un des plus curieux et des plus importants qu'il ait prononcés. On y trouve sa doctrine éducative et philanthropique avec plus de force et de clarté peut-être que nulle part ailleurs; on y voit ses projets, ses plans, ses espérances pour l'avenir; puis l'état de sa pensée et de ses sentiments à l'égard de toutes les personnes qui l'entourent, et même des anciens amis qui viennent de l'abandonner. La longueur de ce discours nous empêche de le donner en entier; nous en traduisons les parties les plus instructives :

« Je me trouve maintenant dans la position d'un père de famille qui, voyant sa fin prochaine et voulant y préparer sa maison, réunit autour de lui les siens, qui sont